

Jean-Paul Didierlaurent

Bec et ongles

Nouvelles



Du même auteur au Diable vauvert

LE LISEUR DU 6H27, roman, 2014

MACADAM, nouvelles, 2015

LE RESTE DE LEUR VIE, roman, 2016

LA FISSURE, roman, 2018

MALAMUTE, roman, 2021

ISBN : 979-10-307-0562-1

© Éditions Au diable vauvert, 2022

Au diable vauvert

La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com

contact@audiable.com

Sommaire

En matière de préface	7
Marée noire.....	13
Bec et ongles	25
Puntilla	37
Nuit blanche	51
Cabine 4	71
Le calepin.....	83
Encrage	95
Naranja	109
Covoit'	129
Fissure(s)	135
Pulsations.....	155
Pénélope.....	165
Le Liseur	175
Post(e)-mortem	187

En matière de préface

Texte de réception du prix

Erckmann-Chatrian par son éditrice

Le prix Erckmann-Chatrian aura été la dernière grande joie littéraire qu'ait connue Jean-Paul et nous sommes tellement reconnaissants à votre jury de la lui avoir accordée pour son premier roman vosgien, juste avant qu'il ne nous quitte. Le recevoir pour JPDL est pour moi à la fois un honneur, une grande joie et bien sûr une grande tristesse.

De tous les nombreux prix qu'il a reçus, celui-ci est le plus important, le plus précieux et le plus symbolique, parce que les Vosges étaient présentes dans le moindre mot prononcé par Jean-Paul, dans son accent, sa générosité, sa chaleur, sa passion pour les autres, sa bonhomie et sa finesse, sa force. Mais surtout parce que le

centre de son œuvre est cette passion populaire naturaliste, cette intention de raconter le monde par les gens tels qu'ils sont, ombre et lumière.

Je me souviens de la découverte du couple d'écrivains réalistes avec *L'Ami Fritz* et *Histoire d'un conscrit de 1813*, puis de la recherche boulimique de leurs autres livres. Cet art de faire aventure et épopée avec la société, le pays, les marchés, les gens, les vies. Cette peinture si réelle, et l'empathie lucide comme mode de compréhension des êtres, avaient enthousiasmé l'étudiante passionnée de littérature, et son ancrage populaire la petite-fille de paysans.

C'est la même chose qui, des années plus tard, a enthousiasmé l'éditrice dans les fictions de JPDL et il est étrange de le voir partir sur un hommage qui met en perspective une œuvre très courte, trop courte, mais tellement riche et surtout, inoubliable.

Une œuvre aussi signifiante et populaire en seulement quatre romans et près de cinquante nouvelles dont beaucoup encore inédites, à peine plus de dix ans de publication... Il est bon de savoir que Jean-Paul restera pour un chef-d'œuvre universel, *Le Liseur du 6h27*, et pour ce prix Erckmann-Chatrian décerné à son dernier roman, *Malamute*, que les deux co-auteurs d'il y

a deux siècles auraient adoré – je suis sûre qu’ils n’auraient pas renié la scène du prêche, et on pourra s’amuser à d’autres parallèles, du réalisme au fantastique.

Mais puisque pour notre grand chagrin Jean-Paul n’est plus là pour recevoir ce prix, permettez-moi d’en profiter pour réaliser ce qu’il n’aurait certainement pas fait avec son humilité coutumière, parler de lui. Permettez-moi de le faire revivre et rappeler l’écrivain qu’il était.

Après avoir écumé dans toute la France les prix de la nouvelle pendant une dizaine d’années, en gagnant vingt-cinq prix sur tout le territoire, ce qui doit constituer une sorte de record, Jean-Paul a débarqué dans le monde des lettres en 2010 pour un conte de fées éditorial qui a transformé nos vies, la sienne et celle de notre maison, et qui restera dans les annales de la ville de Nîmes autant que de La Bresse. Eddie Pons, président des Avocats du Diable et Philippe Béranger, secrétaire de l’association et voix des avocats, sont ici en ambassadeurs pour témoigner du chagrin et de l’amour des Nîmois et de notre association.

Lauréat en 2010 du prix Hemingway avec une nouvelle sombre, *Brume*, alors qu’il n’avait alors jamais vu de corrida, il a débarqué des Vosges à Nîmes avec ses quatre prénoms pour

expliquer aux concurrents locaux désappointés que Jules Verne n'était jamais allé sur la Lune et les écrivains de S.-F. n'avaient jamais visité les étoiles.

Quand il l'a gagné une deuxième fois en 2012 sous pseudonyme avec une nouvelle où tout basculait sur un simple moustique, nous avons compris que l'écrivain capable de cet exploit était promis à de grandes choses. En conséquence, les Avocats du Diable ont modifié le règlement du prix de façon à lui interdire de le gagner chaque année ! Il restera donc à jamais le premier et le seul double lauréat du PH.

Et c'est dans notre résidence qu'il a accouché de son premier roman, un livre rare et enchanté, un pur hommage à la littérature et au pouvoir des mots qui a su saisir une époque, une culture par ses humbles et est devenu une sorte de miracle éditorial comme il ne s'en produit jamais, ou si rarement, un premier roman vendu dans le monde entier et à près de 400 000 exemplaires à ce jour en France, et que nous devrions voir sur les écrans d'ici quelques années, car il est en cours d'adaptation cinéma à Hollywood.

Un premier roman qui sera suivi d'autres succès, à raison d'un tous les deux ans, *Le Reste de leur vie*, *La Fissure*, des titres emblématiques

pour des histoires tout aussi profondes, légères et enchantées.

Jean-Paul, grand nouvelliste, était plein d'histoires, et c'était comme si *Le Liseur* avait ouvert en lui un coffre aux trésors, une période de fertilité qui semblait ne pas devoir connaître de fin.

Mais au-delà du succès, ou pour l'expliquer, je voudrais parler de l'écrivain, de son talent si rare. Jean-Paul était un authentique écrivain populaire, sombre mais joyeux, capable de réenchanter la langue de tous, un humaniste pour qui les lieux communs, les lieux de tous, sont les lieux importants, le lieu de la création.

C'est pour cela, comme cela que nous entrons et habitons dans ses livres. Inventeur d'histoires à l'inspiration toujours renouvelée, ses personnages, toujours un peu cabossés – comme il disait, c'est-à-dire populaires, maltraités, dominés ou victimes, faibles ou fragiles –, sont nourris du grand amour qu'il avait des autres, de sa curiosité, de son infatigable générosité, et de sa tolérance.

L'art et la littérature n'ont nul besoin de décors de luxe, de sentiments hypertrophiés, de style académique pour toucher, c'est ce que son œuvre nous prouve. Jean-Paul raconte les gens humbles et les choses de la vie matérielle, et

chacun de ses mots, chacune de ses fictions est une expérience réparatrice dans laquelle le réel tutoie le magique, les choses ordinaires basculent dans le poétique, la noirceur dans le merveilleux.

Et si le lire fait tant de bien, c'est parce qu'il réunit originalité, audace et simplicité, une alchimie artistique des plus difficiles à accomplir.

Cher Jean-Paul, bravo pour ce prix et merci, de notre part à tous, pour ce que tu nous as donné.

Cela a été un immense honneur, une chance formidable et un bonheur constant d'avoir été ton éditrice et ton amie, et je veux dédier ce grand prix que je reçois pour toi à celle qui a partagé toute ta vie et qui était ton centre, Sabine, qui incarnait ta capacité d'amour et de fidélité.

Chers jurés du prix Erckmann-Chatrian, merci encore de cette reconnaissance et de cette consécration, qui le rendent éternel.

Les écrivains ne meurent jamais et Jean-Paul vivra toujours en nous : il nous laisse ses livres pour nous souvenir et continuer de vivre en lui.

Marion Mazauric
La Bresse, 30 mai 2022

Marée noire

[Date inconnue]

J'avais espéré tout au long de la nuit qu'elles n'arriveraient jamais jusqu'ici, qu'elles se cantonneraient bien sagement au rez-de-chaussée avant de réintégrer la pouponnière d'où elles étaient venues: la bibliothèque. Mais lors de ma dernière incursion sur le palier, j'ai vu avec horreur qu'elles avaient étendu leur progression dans l'escalier, marche après marche, gagnant peu à peu sur le territoire vierge qu'elles avaient jusqu'alors ignoré. Je n'ai pas quitté le grenier depuis. Le chat qui m'a accompagné dans ma retraite dessine autour de mes mollets des huit de plus en plus serrés, des arabesques lascives, quêteant l'aumône d'une caresse. Inconscient du danger, il parade la tête haute, la queue exclamative, moustaches frémissantes et yeux fendus de plaisir, avec sur la gueule, le sourire

énigmatique du sphinx. L'endroit est devenu matinière. La matinée durant, j'ai rangé, soulevé, déplacé, nettoyé pour faire du capharnaüm qui régnait là un semblant de nid douillet. Les tâches ménagères m'ont occupé l'esprit un moment, faible répit durant lequel le cauchemar s'est éloigné de mes pensées. Comme un gamin, j'ai farfouillé parmi les cartons poussiéreux à la recherche d'un quelconque trésor. Mes mains ont remonté à la lumière tout un fatras d'objets hétéroclites : une antique cafetière, des couverts délavés, un vieux tourne-disque. Il m'a fallu déplacer le gros poêle en fonte qui entravait l'espace. Sa gueule sombre exhalait des relents de cendres froides. Dans un coin du grenier, tapie dans l'obscurité des combles, une machine à écrire mécanique dardait les tiges tordues de son alphabet édenté vers le plafond comme autant de moignons difformes. À leur vue, j'ai été pris de nausée et la terreur est revenue en force, avec une violence inouïe. J'ai aussitôt décidé de calfeutrer toutes les ouvertures donnant sur le palier, afin de retarder leur avancée. Pris d'une frénésie pleine d'espoir, j'ai bourré des chiffons sous la porte, glissé des fragments de laine de verre dans la serrure, obstrué jusqu'au moindre interstice. Vaines barricades contre la marée qui peu à peu noie toute la maison. J'ai

grignoté des gâteaux secs avant de m'affaler, ivre de fatigue, sur le tapis miteux déroulé sur le sol. J'ai réussi à somnoler quelques heures. Un sommeil sans rêves, un puits noir dans lequel je me suis laissé tomber sans résistance. Et puis, sur le coup de dix-huit heures, je les ai entendues. Leurs grattements contre la porte du grenier m'avaient tiré de la torpeur dans laquelle je baignais. Des raclements sourds et impatients, comme les grondements lointains d'un orage qui annonce sa venue. Mon cœur a bondi dans ma poitrine. Elles avaient réussi à escalader les quatorze marches de l'escalier en quelques heures. Comment avais-je pu croire qu'elles me laisseraient en paix ? La première phrase est apparue, se glissant sans difficulté sous le barrage de chiffons que j'avais naïvement érigé. Elle a pointé timidement ses syllabes vers moi, humant l'atmosphère en intruse méfiante. Alors, comme répondant à un signal mystérieux, les autres ont fait à leur tour leur apparition. Le cortège s'est déployé dans toute son horreur, rampant sur le linoléum élimé, puis escaladant les murs sans difficulté. Recroquevillé sur moi-même, grelottant de terreur, je les ai regardées envahir le plafond. Une procession ininterrompue de phrases noires qui, bien sagement, en une reptation silencieuse et

effrayante, sont venues se ranger docilement en paragraphes serrés sur les grosses poutres de bois brut. Par la petite fenêtre de toit, les rayons du soleil traversaient l'air chargé de poussière pour venir éclairer la multitude sombre qui grouillait sur le sol. L'énorme flaque de lettres, centimètre par centimètre, s'avavançait vers moi.

Trois jours. Cela faisait maintenant trois jours que tout avait commencé. Comme tous les jeudis, j'avais passé l'après-midi à me balader le long des quais. C'était une journée caniculaire. L'asphalte vomissait vers le ciel son haleine brûlante et la Seine, assoupie, déployait paresseusement sa surface argentée sur laquelle glissaient des bateaux mouches chargés de touristes. Dans l'air saturé de chaleur, les tours de Notre-Dame semblaient vaciller sur leur base. J'errais de bouquiniste en bouquiniste, l'œil aux aguets. J'ai pour les vieux livres une passion dévorante. Leur beauté fanée m'émeut. Après avoir été maintes et maintes fois effeuillés, parcourus, écornés, parfois aimés et adulés, d'autres fois haïs et maltraités, ils échouent sur le trottoir, gisant pêle-mêle dans les cartons, agonisant dans leur encre délavée. À l'approche des casiers, mes prunelles pétillent de gourmandise. Mon regard vole de livre en livre. Les ouvrages me tendent leurs tranches fatiguées

comme autant d'échines appelant la caresse de mes yeux. Mon attention se fixe soudain sur un détail anodin, une dorure racoleuse, une reliure avenante. Alors, mes mains se font serres pour plonger dans les grands bacs de contreplaqué et saisissent le volume convoité. Mes doigts impatients tournent les pages, glissent sur le papier, en mesurent le grammage, en analysent toute la texture. Mes narines s'entrouvrent, telles des fleurs sous le soleil, et inspirent goulûment les effluves poussiéreux que libèrent les feuilles jaunies. Telle une ménagère choisissant les plus beaux fruits, j'ausculte, je palpe, je soupèse, je sens. Une seule chose échappe à mon analyse : le contenu même des livres. Leur lecture ne m'intéresse pas. Jamais. Si parfois j'en tourne les pages, c'est uniquement pour en admirer la qualité typographique. Je les aime pour leurs couleurs, pour leurs odeurs et pour leurs formes.

Après plusieurs heures d'une chasse harassante, j'avais regagné mon domicile, avec sur le visage le sourire d'un homme rassasié et heureux. La besace qui me battait le flanc droit abritait douillettement les nouveaux trésors littéraires du jour, achetés une poignée de francs. Dans le salon, la bibliothèque avait accueilli les nouveaux élus. Je prends toujours un soin particulier à

ranger les nouveaux arrivants. Comme un peintre devant sa toile, je prends du recul, j'analyse, yeux plissés, les rangées de volumes qui se côtoient, serrés les uns contre les autres dans une promiscuité intime. Papier glacé contre tissu cartonné, vieux cuir contre vélin fragile. La gothique y flirte avec la new roman, l'arial embrasse l'elzevir, tout un melting-pot typographique rassemblé dans un même sanctuaire. Les rouges sombres illuminent des ocre ternes, des bleus profonds ravivent des gris tristes, autant de touches picturales qui composent cette immense fresque en relief. Alors seulement, je dépose l'ouvrage sur l'étagère en acajou et le glisse délicatement entre ses nouveaux frères. Durant de longues minutes, je reste debout, bras ballants, en admiration devant les rayonnages, avec l'impression étrange de contempler un océan immense dans lequel jamais je ne me plonge.

Satisfait et comblé, je m'étais confectionné un plateau repas et goûtais au plaisir d'une soirée télé. Le chat s'était pelotonné à mes côtés et chevauchait ses propres rêves en ronronnant de plaisir. J'étais tout entier absorbé par l'écran cathodique lorsque mon regard avait été attiré par la bibliothèque. Quelque chose avait bougé. Quelque chose d'infime, un frémissement léger

derrière les livres, comme une onde à la surface des flots. J'avais tout d'abord pensé à un insecte, un de ces énormes moustiques qui vous empoisonnent la vie les soirs d'été, qui vous semblent géants lorsqu'ils vrombissent à vos oreilles mais deviennent invisibles sitôt posés au sol. Et puis, la chose était apparue, émergeant de la paroi arrière de la bibliothèque. On aurait dit un ver qui rampait sur le mur. Je m'étais approché, méfiant et un peu effrayé, une pantoufle à la main, avec la ferme intention d'écrabouiller l'intrus. Ma raison avait vacillé sur ses bases lorsque je m'étais aperçu qu'il s'agissait d'une phrase. Une petite phrase anodine qui, tel un mille-pattes, s'était mise à courir sur le papier peint du salon. Une deuxième avait à son tour fait son apparition, puis une troisième. Bientôt, tout un chapelet de lettres s'était mis à défiler devant mes yeux écarquillés. Comme des fourmis processionnaires, elles avaient rapidement traversé toute la pièce pour venir recouvrir la porte de l'entrée.

Pris d'une intuition soudaine, j'avais saisi le premier livre à portée de la main. Un gros volume de cuir vert sombre. La couverture était nue. Seules quelques empreintes décolorées laissaient supposer qu'un titre avait autrefois orné l'épaisse peau craquelée. Mes doigts tremblants

avaient tourné mécaniquement les premières pages. Elles étaient vierges. Aucune lettre. Nulle part. Ne subsistaient plus que les numéros de pagination, perdus au fond des feuilles, orphelins de leur texte, avec au-dessus de leur tête, l'immensité blanche. Le dernier chapitre était encore intact, mais bientôt, ses lignes, une à une, étaient tombées en cascade sur le sol, éclaboussant de voyelles et de consonnes le bas de mon pantalon, avant de se reconstituer en phrases et de filer en sifflant vers la cuisine. Terrorisé, j'avais laissé choir le livre qui s'était écrasé sur la moquette dans un bruit mou. Tel un animal blessé, il avait agonisé lentement, la couverture grande ouverte, fixant le plafond de ses pages vides, tandis que s'écoulaient par terre les dernières syllabes de sa raison d'être. L'hémorragie avait gagné un à un tous les livres. Bientôt, les murs et le plafond s'étaient couverts de texte. La télé était devenue muette, noyée sous une montagne de caractères qui grouillaient en un essaim compact. Le plus terrible avait été le bruit. Un bruit indéfinissable, maléfique. Les lettres, dans leur exode, s'entrechoquaient, pleins contre déliés. Les jambages crissaient sur le parquet. C'était le bruit d'une armée qui défile, une armée de majuscules et minuscules partant en guerre. Je m'étais alors

rué vers la porte pour prendre la fuite, mais lorsque j'avais voulu saisir la poignée, les phrases s'étaient jetées avidement sur mes doigts, menaçantes. J'avais vivement retiré la main et avais battu en retraite vers la cuisine. Lorsque l'idée de téléphoner m'était venue à l'esprit, il était déjà trop tard. Le gros appareil de bakélite noire croulait sous le poids de plusieurs paragraphes. Une dernière colonne de signes escaladait le fil. Des virgules, des apostrophes, des guillemets, des points d'exclamation et toute la famille des accents qui montaient à l'assaut du téléphone. Les phrases, comme possédées par une intelligence malsaine, avaient assailli en peu de temps tous les points stratégiques de la maison. La gorge sèche, j'avais voulu me verser un grand verre d'eau fraîche mais le robinet avait hoqueté avant de crachoter en une pluie sombre tout un chapelet de lettres qui s'était déversé dans l'évier en faisant un bruit cristallin. Au bord de la folie, j'avais alors pris la décision de me réfugier à l'étage.

J'ai dû m'évanouir. Combien de temps? Dix secondes? Une heure? Je ne sais pas. Les miaulements aigus du chat m'ont arraché à l'inconscience. L'animal se débat au beau milieu d'une cohorte de phrases. Il lance des coups de

pattes désespérés, toutes griffes dehors, lacérant le vide. Il crache et siffle, le poil hérissé. Sa fourrure blanche est à présent constellée d'écrits. La lampe nue qui pendouille au plafond ne diffuse plus qu'une lumière tamisée. Agglutinées autour de l'ampoule, les lettres étouffent peu à peu son éclat incandescent. Je prends enfin conscience des picotements qui courent sur mes bras et je sais, avant même de les regarder, qu'ils sont eux aussi couverts de texte. Ma peau ressemble à ces vieux parchemins noircis de hiéroglyphes. Je saisis le petit miroir et plonge mon regard sur le visage terrifié qui me contemple. Un visage rongé par les mots, gangrené par l'alphabet. Plusieurs lignes ponctuées de virgules et de points courent sur mes joues, dessinant des entrelacs harmonieux. Un paragraphe me coule sur le menton comme une salive épaisse pour venir se nicher dans le creux de mon cou. Les phrases ont envahi mon front, rangées entre mes rides. Par réflexe, mes yeux déchiffrent l'écriture inversée que renvoie le miroir. Alors, le miracle se produit. Les mots, sitôt lus, se rétractent comme sous l'effet d'une brûlure, tombent un à un sur le sol et se mettent à clopiner maladroitement vers la sortie. Plein d'espoir, je lis une deuxième phrase qui glisse le long de mon nez et s'enfuit sans demander son

reste. Meticuleusement, je parcours du regard chaque parcelle de mon corps, j'en scrute tous les recoins, dénichant jusqu'à la plus infime des virgules, nettoyant ma peau à grands coups de lecture. Je m'attaque au grenier, balayant de la vue chaque poutre. Je jubile et ris à gorge déployée. Mot après mot, ligne après ligne, paragraphe après paragraphe, livre après livre, les textes s'ouvrent sur mon passage. Je me sens l'étoffe d'un Moïse devant les eaux de la mer Rouge. Me voici déjà sur le palier. Je contemple l'immense étendue d'écrits qui tapissent l'escalier. À quatre pattes, tel un tamanoir au centre d'une fourmilière, j'attrape de mon regard les mots avec gourmandise. La langue posée au coin des lèvres, j'en savoure la phonétique, en décorique le sens. Mon cerveau assoiffé les aspire, puis les engloutit par grappes entières. Il est des phrases, lourdes de chagrin, qui s'en retournent d'un pas triste et pesant. D'autres, guillerettes, qui dévalent les marches comme autant d'éclats de rire pour réintégrer avec entrain les pages vierges qui les attendent plus bas dans la bibliothèque. Marche après marche, le visage prosterné vers le sol, soumis et heureux, je lis.